

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents

Autre " (5 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

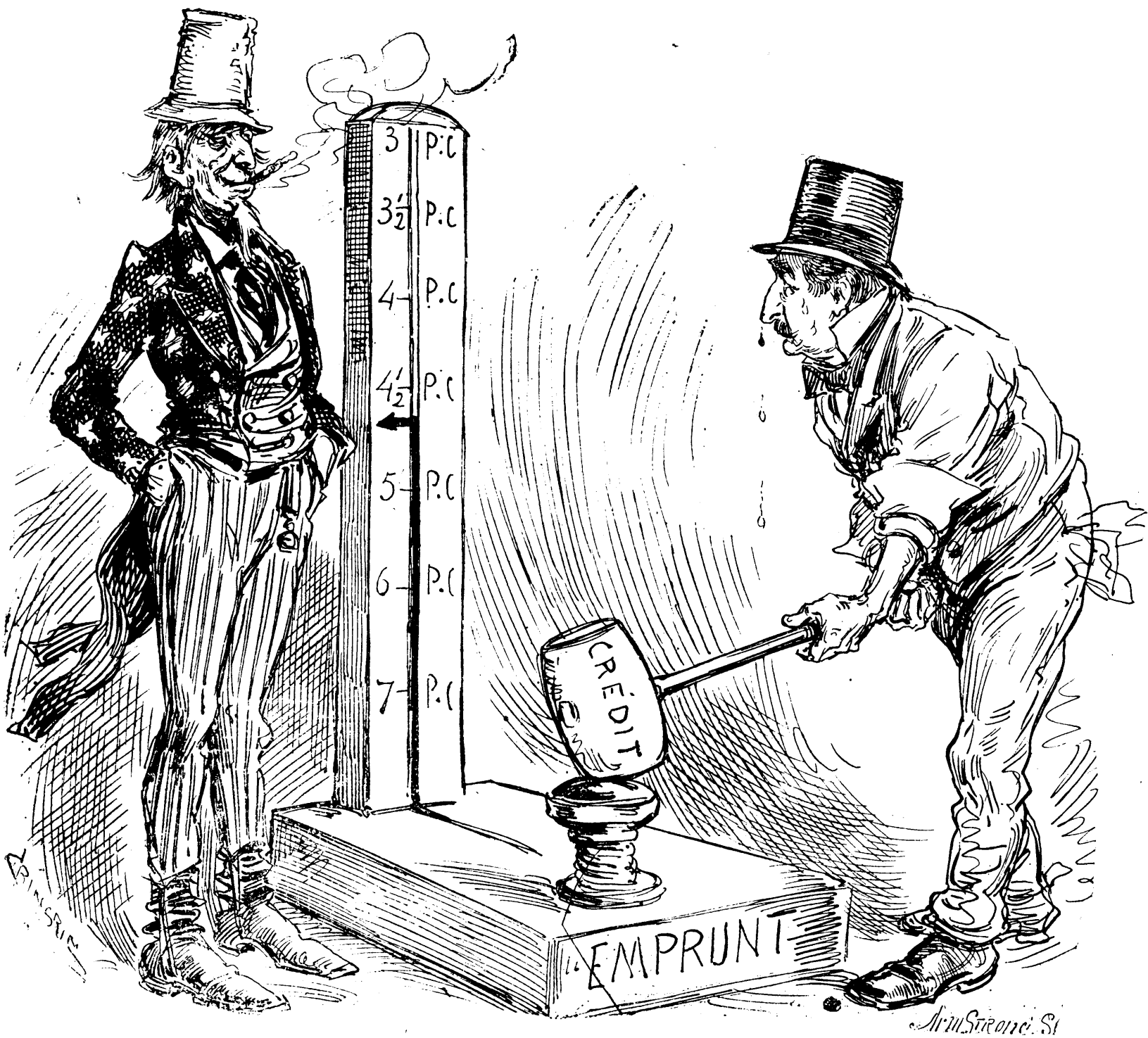
LE NUMERO

DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 21 JANVIER 1888

No 18



### AUX ETATS-UNIS.

L'ONCLE SAM.—Envoyez fort, Monsieur Mercier, vous n'y êtes pas encore. Essayez encore une fois, peut-être y arriverez vous. Le 3½ par cent est difficile à atteindre.



**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 21 JANVIER 1888

**Dernière séance du Cabinet Mercier**

Avant de partir pour la Georgie, l'honorable M. Mercier a convoqué à Montréal une séance extraordinaire de son cabinet.

A cette séance ses collègues devaient recevoir des instructions sur la ligne de conduite qu'on devait tenir pendant son absence.

A l'ouverture des procédés le président prit la parole :

La Providence a voulu que son homme subit une longue et cruelle maladie, soufferte avec une résignation véritablement chrétienne, pendant que les négociations de l'emprunt de \$ 3,500,000 étaient en voie de se terminer favorablement. Nous avons eu affaire à des Juifs et à des ennemis de la foi libérale. Salomon s'est montré pour nous un véritable Shylock. Il est venu à moi avec une balance demandant sa livre de chair. Il a poussé l'effronterie jusqu'à demander que l'emprunt fut garanti par le gouvernement fédéral. Vous comprenez, mes bons amis, qu'il n'y eut plus alors moyen de moyenner. Il ne s'agissait plus de 3½ par 100, mais de 4½. Ce contretemps m'a causé une révolution de bile et j'ai dû garder la maison pendant plusieurs semaines. Pendant ma maladie, j'ai jonglé à plusieurs plans pour mon emprunt, mais aujourd'hui il n'y a encore rien de bien départif.

McShane.—Il me semble que la Providence n'aurait pas dû refuser une bonne inspiration à son homme. Mon cher Mercier, tu crois toujours que tu as assez d'atout dans ton jeu pour faire toutes les levées tout seul. Tu ne te confies pas assez souvent aux amis. Avec moi, tu restes muet comme une carpe chaque fois que je te parle de l'emprunt.

Les reporters de journaux m'assiègent tous les jours pour en avoir des nouvelles et je n'ai rien à leur répondre. Ils sont sur le point de croire que je suis un zéro dans l'administration des finances de la province.

Mercier.—Assez ! assez ! Jimmy. Tu sais bien que je n'aime pas que mes collègues le prennent sur ce ton-là avec moi. Je veux que les ordres du premier ministre soient respectés. Je t'ai défendu de me parler de ça et tu me taquines de nouveau sur ce sujet.....

McShane.—Quoi ! qu'est ce qui arrivera ? Je voudrais bien le savoir.

Mercier.—Il arrivera qu'un de ces quatre matins tu te trouveras le bec à l'eau, pas plus de portefeuille que sur la main. C'est la vingtième fois que je t'avertis, mon ami. J'aurai mon emprunt quand bon me semblera et ce n'est pas de tes affaires. Ne me reparle plus de ça, sinon tu vois la porte.

McShane.—Bon ! la porte ! c'est ce que je voudrais voir. Tiens, je te gage mille piastres que tu n'es pas capable de me mettre à la porte. Tiens, voici l'argent en cash. Je suis prêt à le déposer. Prends-tu le pari ?

Mercier.—Oui, je prendrai le pari, mais à mon retour de Georgie. Rira bien qui rira le dernier. Maintenant, voyons les questions qu'il y a à discuter aujourd'hui, avant mon départ.

Gagnon.—Que dirons-nous aux amis à propos de la date de la session ?

Nous en avons promis une pour l'automne dernier, et les députés grillent de toucher à leur indemnité maintenant que vous l'avez augmentée.

Mercier.—La session ne peut avoir lieu qu'après que j'aurai effectué mon emprunt. Après avoir passé les mois les plus froids dans la Géorgie, j'irai emprunter de l'argent en France. Ça prendra du temps, comme vous voyez.

Turcotte.—Mais il y a quelques élections à faire. Devrons nous attendre votre retour pour nous mettre en campagne ?

Mercier.—Ces élections devront être nécessairement faites avant la session, si nous voulons arriver devant les chambres avec une majorité. Vous consulterez mon collègue Beausoleil sur ce sujet. C'est lui qui arrange les finances. C'est lui qui décidera la chose.

Shehyn.—Et moi, comme trésorier ?

Gagnon.—Toi, comme trésorier, tu n'as rien à faire pour le quart d'heure. Lorsque la session arrivera tu apprendras par cœur un joli petit exposé budgétaire que Langelier va te préparer. Tu peux dormir sur les deux oreilles en attendant.

Duhamel.—Il y a devant le conseil exécutif des plaintes de MM. Bazinet, Cardin, Pilon et Goyette. Ces messieurs tiennent mordicus à être nommés ministre de l'agriculture.

Mercier.—Ils peuvent se fouiller. J'ai assez de ministres sans portefeuille, ça va devenir une "nuisance." Passons à un autre sujet.

Gagnon.—Notre cabinet n'est pas en aussi bonne odeur qu'on le pense devant le peuple. Il faudra d'une manière ou d'une autre que notre politique reçoive la sanction du St Siège ou du moins de la majorité des évêques du pays.

Mercier.—J'y ai songé lorsque j'ai fait envoyer à Rome un magnifique missel comme cadeau pour notre Saint Père à l'occasion de son Jubilé. Je suis tout étonné de n'avoir rien reçu de Rome jusqu'aujourd'hui.

Turcotte.—Il faudra donner instruction au secrétaire provincial d'écrire un mot à Rome. Si nous avons quelqu'un pour nous recommander par là-bas, nous recevrons un écrit flatteur que nous interpréterons comme l'approbation du St Siège à la politique libérale.

Duhamel.—Mais quel est l'évêque ou le cardinal qui nous recommandera ?

Mercier.—C'est difficile à trouver. Vous devez être assez futés tous ensemble pour trouver quelqu'un. Vous vous occuperez de ça pendant mon absence. Il y a à donner la place de chef de police de Montréal.

Vous savez, mes amis, que nous devons toujours conduire le conseil-de-ville, nous y sommes en assez grand nombre. Vous vous rangerez tous de l'opinion de l'échevin Beausoleil. C'est le boss man du parti. Ce qu'il fera, sera bien fait.

Duhamel.—Soyez sans inquiétude sous ce rapport. Nous avons tous l'œil à cette nomination. Ce qui m'intrigue le plus aujourd'hui, c'est la candidature libérale dans Hochelaga. Allons-nous forcer la nomination de Madore ?

Mercier.—Comme de juste. Madore est un pur. Il faut l'élire à tout prix. Tiens, je m'aperçois que Jimmy est parti sans me donner la main. Ah ! le mauvais garnement. Vous savez qu'il n'est pas clair de son affaire de Laprairie. Laissez-le se dépêtrer de là du mieux qu'il pourra. Il se croit plus smart que les autres, eh bien qu'il en donne la preuve lui-même maintenant qu'il est dans le pétrin.

Encore un mot avant de vous quitter. Ne laissez pas Bourgoïn trop longtemps à Washington. Les yankees sont capables de lui monter un mauvais coup. Adieu, mes amis. Lorsque je reviendrai, venez à ma rencontre avec la Bande de l'Harmonie. Je ferai en sorte d'arriver le soir pour avoir une procession aux flambeaux. J'aime ça moi, les processions et la bande.

**La place de chef de Police.**

Il y a nombre d'aspirants à la place de chef de police, car un traitement de \$3,000 par année n'est pas à dédaigner.

Le secrétaire du comité de police nous a communiqué copie de quelques lettres qui lui ont été adressées par les candidats :

Montréal, 14 janvier.

Messieurs du comité de police,

Je crois posséder toutes les qualifications requises pour devenir chef de police. J'ai fait plusieurs campagnes pour le gouvernement local et je puis être chaleureusement recommandé par l'honorable premier ministre.

(Signé) CAMPEAU.

Montréal, 17 janvier.

Messieurs,

Si vous me nommez chef de police vous pouvez être certain que je ferai fermer toutes les hôtelleries et auberges chaque dimanche.

(Signé) OSCAR.

Montréal, 16 janvier.

Messieurs,

Les pompes de l'immoralité ont extravasé leur irradiation pernicieuse et corruptrice dans les classetres ouvrières qui s'en drapent comme d'un manteau néfaste. Un chéfre de police dont le bras serait armé du pallium de la justice paralyserait l'hydre obscène du vicetre d'une manière auxiliaire dans notre société. Je me crois subsidiairement qualifié pour ce poste et je vous offre mes services avec toute l'humiliation que mérite votre comité.

(Signé) GALIPEAU.

**Aux Etats-Unis.**

L'ONCLE SAM—Envoyez fort, monsieur Mercier, vous n'y êtes pas encore. Essayez encore une fois, peut être y arriverez vous. Le 3½ par cent est difficile à atteindre.

**Histoire Ancienne.**

Marcus Porcius, un ivrogne sans le sou, entra un jour dans l'auberge de Flavius Clemens, sur la voie Ardeatine, pendant la dictature de César, et demanda un verre de whisky.

Après avoir rempli sa coupe jusqu'au bord, il l'avalait tout d'un trait, s'essuya le menton, descendit sa veste et offrit une pièce de cinq sous à l'aubergiste.

Celui-ci lui remit deux sous en lui disant : —Je vends mon whisky cinq sous le verre, mais lorsque c'est en gros je ne le vends que trois sous.

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquoïn et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmine, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirons l'échelle.

\*\*

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

**COUPS D'ARCHET**

Les dépêches d'Augusta, Georgie, mandent que de légères secousses de tremblements de terre ont été constatées dans cette ville.

Qu'arrivera-t-il à la Georgie, lorsque M. Mercier et ses amis y seront rendus pour y tramer l'emprunt. Ils y vont certainement tout bouleverser.

\*\*

—Joseph, dit un marchand de gros de la rue St. Paul à son nouveau teneur de livres, frais émoulu d'un collège commercial et porteur des meilleurs certificats, Joseph, on vient de m'apprendre que vous avez oublié la nouvelle combinaison du coffre-fort et qu'on ne peut plus arriver aux livres.

—Oui, monsieur, j'ai trouvé une combinaison, et je l'ai écrite sur un morceau de papier.

—Où est-elle maintenant, cette combinaison ?

—Oh ! monsieur, j'ai été très prudent. J'ai enfermé dans le coffre-fort le papier sur lequel je l'avais écrite. Elle est en sûreté, monsieur. Malheureusement, je ne m'en rappelle plus.

\*\*

Il a fait tellement froid à Québec la semaine dernière qu'une des sentinelles a trouvé le thermomètre de la mess des officiers enveloppé dans un paillason et buvant son propre alcool pour entretenir sa circulation.

\*\*

Toujours à propos du froid. —Chez moi, disait une dame de Saint-Roch, il fait tellement froid dans ma cuisine que je suis obligée de mettre des gants pour pouvoir laver ma vaisselle.

\*\*

En cour criminelle. Le Greffier.—Eh bien, messieurs du jury, êtes-vous d'accord sur un verdict ? Le Président.—Oui, nous sommes d'accord.

Le Greffier.—Que dites-vous ? trouvez-vous le prisonnier à la barre coupable ou non coupable ?

Le Président.—Oui.

Le Greffier.—Oui ! Quoi ?

Le Président.—Nous trouvons le prisonnier à la barre coupable ou non coupable.

Le Greffier.—Mais, messieurs, il faut vous expliquer...

Le Président.—Comme de raison. Vous savez, nous sommes six pour le trouver coupable, et six pour le trouver non coupable. Ainsi nous sommes d'accord là-dessus. Vous pouvez nous décharger maintenant.

\*\*

Scène sur la rue Notre-Dame. Une femme fait signe à l'automédon d'un char urbain de s'arrêter.

Le conducteur s'adresse à la femme.

—Voulez-vous embarquer, madame ?

—Est-ce que ce char-là traverse la rue Albert.

—Non, mais il passe deux blocs en avant. Embarquez-vous ?

—Vous dites deux blocs en avant ?

—Oui, madame,

—Est-ce que vous ne passez pas plus près que ça ?

—Non, madame, à moins d'arracher le track. Les passagers en dedans commencent à s'impatienter, madame.

—J'entrerai dans votre char quand il me plaira. Vous ne me forcerez pas, entendez-vous ? Combien me faudra-t-il de temps pour arriver à la rue Dominion ?

—Environ une demi-heure, ça dépend des rencontres. Allons, vous décidez-vous.

—Je vous rapporterai au bureau, monsieur. Tenez, voici un autre char qui arrive en arrière de vous. Je crois que je vais le prendre, il n'y a pas la moitié du monde que vous avez dans celui-ci.

\*\*

Dans un magasin de lampes de la rue St Laurent.

Le Marchand.—Oui, monsieur, je vous garantis qu'une de ces lampes vous économisera cinquante pour cent d'huile pendant une année.

Le client.—Alors donnez m'en deux. C'est aussi bien sauver 100 pour 100 pendant que j'y suis.

\*\*

Dans un magasin de bijouterie. UNE DAME (au commis) Je voudrais voir quelque chose de convenable pour des étrennes à mon mari.

LE COMMIS.—Oui, madame. Je suppose que vous désirez quelque chose à bon marché.

\*\*

Le jeu de bluff à Québec. Deux sports sont devant une table chaude avec un pot assez riche.

—Bon, je m'y tiens. Montrez votre jeu.  
—Quatre as.  
—Quelle est votre autre carte ? J'ai quatre as aussi.

—Eh bien, est-ce que ton mari boit encore ?

—Oui, maman, et cela me rend bien malheureuse.

—Est-ce que tu n'a pas essayé de lui faire perdre cette habitude en recourant au remède que je t'ai enseigné ?

—Oui.

—Est-ce que tu as mis du whiskey dans son café ?

—Oui.

—Qu'est-ce qu'il a dit ?

—Il a dit que j'étais la seule femme qu'il avait vue depuis la mort de sa mère, qui sut comment préparer le café comme il devait l'être.

Les victimes de la publicité

Voir son nom dans le journal ! on ne saura jamais au juste, par ce temps de vaine gloire et de notoriété quand même, le nombre de ceux qui ont enfourché ce dada.

Bien des gens ont tout compromis, avenir et présent, pour avoir le droit de se dire : demain en dépliant la feuille quotidienne qu'ils honorent de leur confiance, trente-six mille regards vont être frappés par les deux ou trois syllabes qui représentent mon individualité. Ces toqués de la publicité ne demandent pas comment leur nom en arrivera là, l'essentiel est qu'il y arrive.

Les uns rêvent de l'écrire au bas d'un article, ce sont les plus ambitieux, d'autres se contentent de l'employer à signer une rectification à propos de la première chose venue ; sur une stalle qu'on leur a prise au spectacle ou sur la lenteur du service au bouillon Duval. Le plus grand nombre va trouver les journalistes de profession en les priant de leur accorder une mention quelconque même désagréable.

Un infortuné de lettres avait fait imprimer à frais énormes et à quarante-cinq mille exemplaires un affreux vaudeville éconduit partout. Un chroniqueur aimant à rire crut devoir en toucher deux phrases dans la plus polie était celle-ci : "L'auteur devrait être nommé président de la société du doigt dans l'œil." Il s'attendait à une demande en réparation, il reçut une lettre ainsi conçue :

"Vous avez bien voulu vous occuper de moi dans votre spirituel feuilleton : merci, monsieur, au nom de la jeunesse tout entière que vous encouragez si généreusement en ma personne."

L'exemple de cette course à la publicité, qui a fini par donner des inquiétudes dans toutes les jambes, avait monté au cerveau d'un de mes amis de collège, lequel répondait au nom invraisemblable de Léonard Gibassier.

Gibassier avait caressé toutes les chimères. Dès la classe de troisième, seconde division, il lançait sur les revues tant bi-mensuelles qu'hebdomadaires des escadrons d'Alexandrins, et ses dimanches de sortie se consumaient dans tous les cafés où il feuilletait l'un après l'autre les recueils susceptibles d'enserrer ses élucubrations. Apollon, probablement jaloux, ne lui permit pas le bonheur de se voir imprimer tout vif. Il tint bon jusqu'à quarante-quatrième dimanche inclusivement. Au quarante-cinquième il commença à douter de sa vocation de poète et résolut de chercher ailleurs les moyens de faire parler de lui.

Etant en philosophie, il avait eu un prix de physique peu amusante. Ses études à peine achevées, il adressa à l'Académie des sciences un mémoire de cent soixante-dix pages d'impression, caractères compacts, sur la direction des ballons. Pendant six mois, montre en main, il suivit les séances de l'Institut avec une exactitude qui dut faire honte à nombre d'académiciens. Malheureusement, ces messieurs avaient bien d'autres mémoires à fouetter. Il eut beau éprouver consciencieusement tous les journaux industriels, il n'eut pas même la consolation de savoir dans quel panier on avait jeté son beau travail.

Son nom continuait à rester dans l'ombre.

—Ah ! se disait-il dans ces accès de grandeur, contempler ce mot : Gibassier écrit quelque part, n'importe où, en lettres mobiles et fulgurantes, en analyser chaque plein, en détailler chaque délié. Si jamais cette joie m'arrive, je pourrai dire à Dieu : Prenez ma vie !

Un jour qu'il passait sur le Pont-des-Arts, en murmurant cette prière qu'il murmurait tous les jours du reste, il vit une grande foule courir précipitamment vers le quai. Un gamin en conduisant son cheval à l'abreuvoir, avait perdu pied. Il allait périr par immersion.

—Cette occasion de me rendre célèbre ne se retrouvera jamais, se dit Gibassier, et

il se précipita la tête la première dans les draps humides de la Seine.

Il eut le bonheur d'atteindre l'enfant et de le ramener sain et sauf sur la berge.

Conduit en triomphe au poste le plus voisin, le sauveteur s'empressa d'y laisser son nom, prénom et demeure exacte afin qu'ils fussent recueillis par qui de droit.

Le lendemain, depuis la *Patrie*, journal du soir, jusqu'au *Constitutionnel*, journal du matin, en comprenant l'*Univers* qui n'est ni du matin ni du soir, tous y passèrent. Autre déception. Le lyrisme d'un rédacteur avait dénaturé les faits, et les autres ayant copié sur lui comme cela se pratique généralement, voici le seul et unique article que lui valut sa belle action :

"Un jeune ouvrier qui se noyait a été retiré hier de la Seine par un monsieur élégamment mis, qui a plongé courageusement. L'inconnu, malgré les pressantes sollicitations des spectateurs, s'est dérobé promptement en refusant obstinément de dire son nom.

"De tels faits n'ont pas besoin de commentaires."

Gibassier écrivit, rectifia, réclama, mais à Paris un sauvetage pousse l'autre. Le sien était déjà avantageusement remplacé quand sa protestation arriva. Elle tomba dans l'eau et personne n'alla l'y chercher.

—Je n'en aurai pas le démenti, s'écria-t-il, mon nom sera dans le journal ou il dira pourquoi.

Il étudia toutes les combinaisons au moyen desquelles il devait arriver à ce résultat, mais tout compte fait il n'en trouva qu'une, ce fut de se marier. Ne pouvant espérer de resplendir à la première page, il se contentait d'être mentionné à la quatrième entre les annonces de dentiste et l'inscription des décès.

Le hasard voulut que le mois de la publication de ses bans fut encombré de mariages du plus grand monde. Le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin se disputèrent si bien l'attention publique que le rédacteur *ad hoc* ne jugea pas à propos de mêler à tant de titres et d'armoiries la roture de l'ambitieux conjoint. Gibassier dut se contenter de la publicité du grillage.

A peine marié, il s'aperçut qu'on ne choisit pas impunément une épouse au hasard de la fourchette. Il déroula grain par grain tout le chapelet des misères conjugales, jusqu'au jour néfaste où il put se convaincre qu'il faisait partie du répertoire de Molière.

Peut-être aurait-il dû se taire : il préférait parler.

—Tout, dit-il, plutôt que ce silence de mort qui menace de durer éternellement. Puisque je n'ai pas d'autre ressource pour me faire connaître, usons de celle que la Providence a la mauvaise grâce de m'accorder.

Il plaïda en séparation, et comme la cause regorgeait d'éléments comiques, nul doute que la victime n'atteignît les extrêmes limites de la célébrité. Par bonheur ou par malheur, un parent susceptible alla se jeter aux pieds de tous les rédacteurs en chef connus, en les conjurant de remplacer Gibassier par le monsieur X... traditionnel. Le coup était encore manqué. On rit beaucoup des circonstances de la séparation, mais on ignora quels étaient les séparés.



UN CADEAU A DOUBLE DETENTE

CHARLES THIBAUT.—On m'a fait cadeau d'une magnifique corne à soulier. Je vais m'en servir cet hiver comme d'une traine sauvage.

Si l'honneur du mari était sauvé, sa rage de notoriété n'était pas satisfaite. Ces diverses et malheureuses tentatives ne le dégoûtèrent pas d'une quantité d'autres qui, tout aussi diverses, ne furent pas moins malheureuses. La dernière l'acheva.

Puis aiguillonné qu'abattu, il avait fini par enfourer toute sa petite aisance dans une société de conservation de viandes dont il comptait bien devenir la raison sociale.

Après l'absorption totale de ses derniers centimes, le conseil d'administration décida dans une réunion spéciale que l'affaire se ferait sous le nom et la haute main du gérant qui, à quelques jours de là, fit un trou à la lune et passa à travers en compagnie de la grenouille.

Ruiné, sans famille, revenu de tout, même de la gloire où il n'était pas allé, Léonard Gibassier prit le suprême parti de s'engager.

Il s'habillait déjà pour aller se déshabiller sous la toise, lorsqu'un ami officieux vint l'avertir que la veille, à un café qu'il lui désigna, un petit fat s'était permis des propos au moins légers sur sa séparation et les causes qui l'avaient amenée, il croyait devoir l'en prévenir, lui mari, afin qu'il pût agir en conséquence.

—Un duel ! se dit Gibassier, c'est le ciel qui me l'envoie. Pour le coup, si les journaux restent muets, c'est qu'ils y mettront de la bonne volonté.

Le soir même le jeune impertinent était provoqué *coram populo*, et le lendemain deux épées se croisaient sous les ombrages du bois de Vincennes.

Gibassier, par malheur, ne connaissait guère d'autre arme que celle du ridicule... A la première passe, il se fendit comme un compas et se releva de même. Il avait dans l'épigastre sept pouces d'acier et des fractions.

On le ramena chez lui dans un état voisin de ce ui du pierrot de Gerôme. En passant devant la loge de son concierge, il lui jeta ces mots d'une voix éteinte :

Demain matin vous me montrerez le *Constitutionnel*.

Le lendemain l'honnête portier se hâta d'aller quérir la feuille demandée ; il prit la précaution de s'assurer par avance qu'elle contenait le récit détaillé de la rencontre avec les noms des adversaires en toutes lettres.

Il monta les escaliers quatre à quatre, mais en entrant dans la chambre du blessé, il vit la garde-malade qui faisait ses paquets. Gibassier était mort dans la nuit.

Les cartes à jouer.

Savez-vous à combien se montent les droits perçus, dans leur ensemble, sur ces petits morceaux de carton qu'on appelle les cartes à jouer.

A 2,500.000 francs par an. Voilà un chiffre qui montre que la fermeture de bon nombre de cercles n'a pas fait diminuer de beaucoup le goût du jeu.

Quelles sommes fantastiques d'argent sont jetées sur le tapis vert, gagnées ou perdues, représentent dit le *XIXe Siècle*, ces 2,500.000 francs dus à la seule acquisition "des outils" du jeu ?

Il y a quelque temps, un joueur qui eut un moment de célébrité parisienne, M. Audibert, disait qu'il avait calculé que le pro-

duit de la cagnotte, dans les cercles, s'élevait au moins à cinquante mille francs par jour. Les moralistes ont là une belle matière à développer : il n'est que trop prouvé seulement, que les moralistes n'ont jamais servi à grand'chose.

On connaît le mot, profondément humain, d'un ami d'Arago, possédé du démon du jeu auquel l'illustre savant adressait de paternelles remontrances, évaluant ce que cet incorrigible avait déjà dû engloutir d'une façon si juste, que le joueur en fut stupéfait.

—Bah ! dit-il au bout d'un moment, que voulez-vous ? Je crois que je continuerais à jouer, même si j'étais assuré de toujours perdre !

Avec de pareilles réponses, il n'y a guère de grands résultats à attendre des considérations les plus sages et des conseils les plus sensés !

Quelle irrésistible attirance exercent les cartes ? Il y avait, il y a cinq ou six ans, un collectionneur qui vivait heureux, en philosophe et en raffiné, au milieu des petits trésors qu'il avait patiemment dénichés. Il s'occupait de réunir avec passion toutes les épaves de la période révolutionnaire, qui a tant de fidèles, aujourd'hui, parmi les curieux. Il suivait les ventes, explorait les boutiques de brocanteurs, employait toutes les ruses consacrées pour la possession de quelque bibelot "du temps," une cocarde avec inscription ou un bouton d'habit "à la guilotine."

Un jour, le hasard lui fit trouver un intéressant jeu de cartes, dans le genre de ceux que dessina Gatteaux et où les valets étaient remplacés par des "républicains" et les reines par des "vertus."

Dès lors, ce genre de collection devint sa marotte. Il eut tous les types de cartes, depuis ceux de David jusqu'à ceux qu'avaient produits des artistes naïfs pour le commerce à bon marché, les jeux qui offrent comme figures des vendangeurs et bûcherons, des soldats armés de piques, des héros ou des batailles.

Et voici que, à force de vivre avec les cartes, même les cartes historiques, une furieuse démangeaison du jeu lui vint tout à coup ; on eût dit que ces trèfles et ces cœurs lui avaient parlé à l'oreille, lui avaient chanté la chanson de l'or et conté leurs fantastiques aventures au temps où, chez Perrin, au Palais-Royal, Junot allait jouer pour Bonaparte, qui lui avait audacieusement remis toutes ses ressources, et gagner au général les moyens de prendre son commandement de l'armée d'Italie. Hé ! oui, elles devraient avoir un langage, ces perfides cartes qui ne l'intéressaient d'abord que par leurs capricieux desseins !...

Bref, cet homme de goût, qui n'avait connu jusque-là que les émotions du chercheur, se mit à courir les cercles. Il a eu des fortunes très diverses, pris de plus en plus par sa passion nouvelle.

Les gens qui connaissent leur Paris reconnaîtront, à ces souvenirs, uue des physionomies les plus connues du monde des grands joueurs, de ceux qui savent aussi galamment perdre que gagner.

X..., abordé par un de ses créanciers, lui répond froidement :

—Mon cher, je vous payerai avec le temps.

—Mais enfin...

—Et comme le temps c'est de l'argent, plus vous attendrez, plus vous serez sûr de votre affaire.

Toto va à l'école, et il en est très fier. —A la dernière composition, dit-il, j'ai eu une très bonne place, j'étais près du poêle !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

LA REPONSE.

Les sloops de pêche étaient tous partis du Tréport le matin par un bon vent. Le temps étant très clair, on les voyait au loin, rangée le long de la ligne de l'horizon, entre les falaises de Criel et la pointe de Cayeux. Et là-bas, ils semblaient plus tranquille que lorsqu'ils étaient sortis du port.

Des femmes de matelots, des enfants, des anciens se tenaient encore sur la jetée, où ils étaient venus, tirant les bateaux pour les empêcher de se heurter au brise-lames. Et tous étaient contents; car, avec un temps pareil, la pêche serait bonne.

La mer était admirablement bleue; mais, très secouée par le vent, elle brisait, et des vagues bordées d'écume blanche la sillonnaient, courant très vite vers la terre. L'atmosphère était d'une surprenante limpidité et, avec une lunette, on pouvait distinguer des arbres derrière la côte de Cayeux.

—Tu le vois encore, maman? dit un gamin de huit ans qui avait manqué l'école pour voir partir son père.

Sa mère avait une lunette, un luxe que ses voisines lui enviaient; mais comme elle était bonne, elle la prêtait à toutes celles qui voulaient suivre la marche du bateau qui avait emporté maris, frères, enfants. Par ces temps clairs si elles ne distinguaient plus les hommes, elles parvenaient à lire le numéro inscrit en gros chiffres sur la grande voile.

Mme Fournier éleva son fils dans ses bras, plaça la lunette devant ses yeux; et le gamin prononça:

—T. 672. On jette le chalut.

Il serait resté longtemps là à contempler le sloop de son père qui diminuait de plus en plus; mais sa mère l'emmena. Il fallait rentrer à la maison pour travailler.

Ils longèrent le port, qui avait perdu son animation avec ses quarante bateaux de pêche, il n'y avait plus que quelques canots, qui attendaient que la mer fût moins haute et moins rude pour sortir, et, de l'autre côté, une demi-douzaine de navires de commerce, déchargeant du charbon ou embarquant des phosphates.

Mme Fournier s'arrêta machinalement au milieu du quai et regarda un beau trois-mâts anglais, qui venait toutes les semaines pour le service des charbons, le *Whitehead*. Un matelot anglais, qui se promenait sur le pont, l'aperçut et la salua. Alors, elle détournait la tête et regagna précipitamment la rue de la Falaise, où était située sa maison.

Deux heures après, les habitants de la rue de la Falaise furent très surpris de voir M. Fournier, le patron du lougre de pêche T 672, rentrer d'un air furieux à son logis. Il n'eut pas le temps de pénétrer chez lui; les voisins accouraient pour lui demander le motif de ce retour subit.

Le motif? Toujours le même, hélas! Cette façon de quitter le port, toutes voiles dehors, quel que soit le temps, est bien connue le long de la côte sous le nom de "navigation du Tréport". Une crânerie dont rien ne saurait déshabituer les marins du Tréport, et qui souvent est cause d'avaries, ce qui était arrivé au *Saint-Laurent T 672*: il avait eu sa voile de flèche et son petit foc brisée; il avait fallu regagner le port au plus vite, pour réparer l'avarie. On était déjà en train.

Et lui, le patron, une fois son monde à l'ouvrage, il était venu embrasser sa femme, parce qu'il l'aimait bien.

—Ta femme? Elle est sortie, mais elle a dit qu'elle rentrait tout de suite.

Il remercia les voisins, puis s'assit dans la salle pour attendre sa femme. Il se versa un verre de bière de la bouteille qu'il avait tirée le matin avant de partir, quand il aperçut l'encrier ouvert sur la table et la plume

encore mouillée d'encre. C'étaient la plume et l'encrier du petit! Mais, comme le petit n'écrivait jamais dans la journée, il en conclut que sa femme avait dû écrire.

Presque aussitôt, il vit une lettre jetée dans un vase bleu, sur la cheminée, et, sans songer qu'il y eût là de l'indiscrétion, il la lut:

"Madame Fournier, je vous aime, voyez-vous, plus que je ne puis vous le dire. Je vous en supplie, fixez-moi un rendez-vous. Vous êtes libre. Votre mari est parti.

"HARRY EVANS."

—Tonnerre! hurla le patron Fournier, Harry Evans!

Il le connaissait bien, ce joli matelot anglais du *Whitehead* qui avait déjà commis des ravages dans le Tréport. Un grand, aussi grand que lui, blond, frisé, avec une peau de fille qui résistait au hâle de la mer, et des yeux bleus, très doux. Il se leva, pour courir au quai d'embarquement et assommer le matelot anglais; mais il entendit sa femme qui revenait. Elle avait répondu, évidemment, à cette insolente lettre, et elle allait lui dire ce qu'elle avait répondu. Il l'écoutait toujours; car il ne se contentait pas de l'aimer, il l'estimait.

—Je reviens vite, dit-elle en entrant, j'ai su l'avarie, en faisant mon marché.

Elle rapportait des provisions. Tandis qu'elle les déposait sur la table, il eut le temps de replacer la lettre dans le vase. Et il attendit la confidence.

Mme Fournier continua de vaquer aux soins de son ménage. Il la contemplant et la trouvait toujours jeune, brune et hâlée comme lui, presque aussi grande, coquettement campée sur ses sabots pointus, la taille encore fine. Elle avait un jupon neuf de drap rouge et un élégant gilet gris; au cou elle portait une broche qu'il lui avait donnée pour sa fête et aux oreilles, les longues boucles d'or ciselées, son cadeau de fiançailles. De temps en temps, elle le regardait et souriait; elle n'était pas étonnée de le voir sombre, après cette avarie. Elle n'en disait rien, parce que, depuis longtemps, elle avait fait ses recommandations à son mari à ce sujet; et c'était le seul sur lequel il fût intraitable. Son père avait navigué ainsi, et il naviguerait toujours ainsi.

—Et toi, femme, tu n'as rien de nouveau à me dire?

—Rien, mon brave homme.

Il eut une terrible contraction dans le visage; sa femme, pensant que c'était le chagrin de son avarie, l'embrassa tendrement. Il la serra contre lui avec une force inouïe. Jamais, même dans les plus rudes tempêtes, il n'avait souffert à ce point. Le doute, tombant dans cette âme simple et loyale, y faisait un effrayant ravage.

—Allons, adieu. Je vais au port. Nous partirons à l'autre marée, si l'avarie est réparée. Adieu.

Elle l'accompagna jusqu'au bout de la rue et lui dit adieu avec un regard si franc qu'il se demanda s'il était Dieu possible qu'une telle femme mentit.

Il allait se diriger vers le *Whitehead*, quand un de ses matelots l'aperçut et vint le chercher. Forcé de revenir à son bateau, il eut le temps de réfléchir. Un accès de colère, une bataille, cela ne prouverait rien, et il ne saurait jamais la vraie vérité.

Il surveilla donc froidement les travaux de réparation qui marchaient rapidement. A deux heures, sa femme lui porta son repas; à cinq heures, son fils vint l'embrasser. Et la nuit, il reprit la mer, après avoir vu le *Whitehead* quitter le Tréport pour l'Angleterre. Seulement, les hommes du *Saint-Laurent* dirent:

—Le patron a quelque chose.

Le samedi suivant, après une terrible tempête, les lougres de pêche rentrèrent au Tréport, très fatigués, mais chargés de poisson.

Le patron Fournier regarda bien vite si le trois-mâts anglais était le long du quai; il n'y était pas. En dé-

barquant, il apprit que le *Whitehead* avait sombré en vue des côtes de Spithead et que tous les hommes de l'équipage étaient perdus. Harry Evans était donc mort. Sa femme seule connaissait la vérité, il n'oserait pas l'interroger, il ne saurait donc jamais la vérité. Il douterait toujours.

Dès lors, tout le monde remarqua, dans le Tréport, que le patron Fournier était devenu taciturne; on en demandait la raison à sa femme, elle répondait évasivement qu'elle ne savait rien. La tristesse de son mari la rendait très malheureuse. Elle se faisait plus douce que jamais, tendre, essayait de prévenir ses désirs; mais il n'avait plus de désirs. D'ailleurs, il ne se plaignait jamais.

Ses matelots le trouvaient plus rude qu'autrefois, plus avide. Souvent, il revenait au Tréport le dimanche matin et repartait le soir, sans une nuit de repos.

Mais, une semaine, il revint le mardi. Et le bruit se répandit que le chalut du *Saint-Laurent* avait ramené un noyé. Alors, suivant le touchant usage de cette partie de la côte, le patron Fournier avait ordonné de rentrer au port, perdant sa pêche, afin de donner une sépulture au mort.

En ce moment, accompagné de deux de ses matelots, il faisait sa déclaration au commissaire de l'inscription maritime; et celui-ci rédigeait le procès-verbal de la sinistre trouvaille: "Un noyé, recueilli par le *Saint-Laurent* à quinze milles sud-sud-est de Spithead, la tête ayant à peu près disparu, les mains en lambeaux. Mesurant 1 m. 75 de hauteur, ayant une chemise de molleton bleu, un pantalon de drap gris, un mouchoir à carreaux. Aucun papier, aucune marque pouvant servir à établir l'identité. On suppose, sans en avoir d'ailleurs d'autres indices, par le lieu du naufrage, que ce malheureux appartenait à l'équipage du *Whitehead*."

Le lendemain, de bonne heure, un cortège de deuil traversait la ville et montait à l'église. C'était celui du matelot inconnu trouvé par le *Saint-Laurent*. Derrière le cercueil marchaient tous les matelots du *Saint-Laurent*, le patron en tête, et derrière les hommes, les femmes ou les mères des matelots. Hommes et femmes, tous en deuil.

La cérémonie religieuse fut courte, mais respectueusement suivie. Et le mort inconnu fut conduit au cimetière par la grande famille des matelots du Tréport, qui sait s'honorer en honorant les dépouilles des autres.

—Préparez-vous, dit le patron Fournier à ses hommes; nous partirons à la marée.

Lui et sa femme restèrent au cimetière pendant qu'on emplissait la fosse. Fournier entraîna sa femme sur la colline, un peu au-dessus du cimetière. Il voulait parler sans témoins.

—Femme, sais-tu pour qui tu viens de prier?

Elle tressaillit et serra la main de son mari. Jamais elle ne l'avait vu si solennel.

—L'homme que nous venons d'enterrer était Harry Evans. Tiens!

Mme Fournier pâlit. Son mari lui tendait un papier sali.

—Femme, j'ai douté de toi. Ma punition est de m'en accuser. J'avais lu la lettre qu'il osa t'écrire. Et j'étais bien malheureux. L'autre nuit, quand on a trouvé ce noyé, c'est moi seul qui l'ai fouillé. Je ne pouvais pas montrer aux autres, ni au commissaire, le seul papier qu'il portât sur lui, dans une poche de toile cirée, l'eau a un peu effacé l'encre: mais j'ai lu tout de même.

C'était la réponse adressée par Madame Fournier au beau marin anglais. "Monsieur, j'aime mon mari, c'est la seule réponse que je puis faire à votre lettre. Je ne dirai rien à mon mari parce qu'il vous tuerait. Ne revenez plus ici."

—Femme, me pardonnes-tu?

—Ah! mon pauvre homme, comme tu as dû souffrir!

Depuis cette époque, le patron Fournier a repris sa gaieté; mais rien ne saurait l'empêcher de sortir toutes voiles dehors.

PIERRE SALES.

Les mariages d'aujourd'hui. Un jeune homme à l'objet de sa flamme: —Je vous aime, je veux vous épouser mademoiselle!

M'épouser! En avez-vous seulement parlé à mes parents?

—Ils viennent justement de me donner votre consentement.

\*\*

Dans Broadway:

—On dirait que vous avez peine à marcher.

—Oui mes maudits rhumatismes. Pourtant j'ai fait une saison aux eaux.

—Fallait pas. Jamais les eaux pour les rhumatismes, puisque c'est l'humidité qui les donne!

\*\*

En omnibus.

La voiture est au complet. Un monsieur d'une trentaine d'années tient sa petite fille sur ses genoux; la voiture s'arrête pour laisser monter une fort jolie femme. Celle-ci constate que l'omnibus est complet et va redescendre, lorsque la petite fille crie:

—Papa, je resterai debout, donne ma place à la dame!

LOTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 18 Janvier 1888

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00  
Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,  
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,  
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,  
IMPRESSIONS DE COMMERCE  
ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.